Dimanche 29 Juillet 1838. UN FRANC PAR MOIS. 1re Année. No 30.

On s'abonne à Lyon,
PROVISOIREMENT,
A l'Imprimerie du Journal,
Rue de la Poulaillerie, 19.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés *franco* au bureau de *L'ENTR'ACTE*.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
15 centimes la ligne, et 10 cent. pour les mêmes insertions répétées.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, CROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

LETTRE
D'ODRY A JULES JANIN.

Très-illustre collègue,

Et moi aussi je foule aux pieds cette ville dont les pavés sont hérissés comme le dos d'un porc-épic, ville que vous avez foulée au milieu de la foule qui ne vous a point aperçu quand vous traversâtes ses murs, qui ne vous a point posé sur la tête la moindre couronne de vermeil, ô mon très-illustre collègue! et dans laquelle j'ai eu l'honneur de jouer *les Saltimbanques*.

J'avais cru jusqu'à présent que l'emploi des saltimbanques me revenait de droit. Je suis un bien grand fat! Je suis plus fort que vous, il est vrai, sur la corde raide, mais vous êtes plus insipide que moi dans la conversation. Vous vous fâchez de n'avoir pas été reconnu dans cette grande ville, et vous avez tort. Il paraît que vous aviez mis des lunettes à verres grossissants pour cacher votre popularité; car, à l'aide de ces mêmes verres grossissants, vous avez vu une femme svelte et légère, grosse et difforme comme une Esméralda de place publique : d'un fil d'archal vous avez fait une corde à puits.

Confrère, vous avez fait une erreur que ne font jamais les saltimbanques; et l'on voit bien que vous marchez sans balancier sur la corde tendue du *Journal des Débats*. Vous n'avez pas le fil, mon cher collègue.

Vous avez, à l'exemple de M. Alexandre Dumas, parlé du Rhône et de la Saône; et peu s'en est fallu que vous ne fissiez, comme lui, couler la Saône de Marseille à Lyon, et le Rhône de Lyon à Marseille, de façon à leur trouver un confluent très-original... Décidément vous n'avez pas le fil (calembour à part).

Confrère Jules Janin, voulez-vous que je dise le dessous de carte? — Un seul exemple, par exemple. Vous étiez rédacteur de la *Gazette de France* et en même temps du *Figaro*. Le matin, dans le *Figaro*, vous étiez spirituel et persuasif dans vos diatribes contre la *Gazette de France*; le soir, vous vous répondiez d'une manière spirituelle et persuasive dans la *Gazette de France*. Et vous souvient-il qu'un jour le gérant de la *Gazette de France* vous dit à vous-même que votre esprit de la *Gazette de France* ne pouvait pas lutter contre votre esprit du *Figaro*? O banquiste! Mais avant toutes ces banques, vous avez fini par connaître la banque de France. Vous êtes plus fort que moi! vous êtes le gérant de la banque!

Vous êtes allé à Milan pour vous faire l'ami prompt de cet empereur dont on ne parlera plus dans mille ans. Bonne banque! vous parvenez à en avoir des billets.

Adieu, confrère. Si vous revenez par devers Lyon, ne regardez pas au travers de verres grossissants; car il vous font voir tout de travers, et vous mettent la tête à l'envers.

Adieu, collègue. — Bien des choses de ma part à l'empereur.

ODRY.

THÉATRES.

Revue de la semaine.

C'est une belle et gracieuse musique que celle du *Barbier de Séville*; je n'en connais pas au monde de plus spirituelle. D'autres plumes, plus habiles et plus exercées, ont déjà analysé et fait ressortir toutes les beautés de cet opéra où l'illustre maestro a prodigué tout le génie de sa verve musicale.

Quand on applaudissait à Paris le *Barbier* de Cimarosa, qui passait pour un chef-d'œuvre, l'on ne pensait pas que quelques années plus tard, un jeune homme oserait montrer à la scène un autre *Barbier*. Un petit nombre d'années s'est écoulé et Cimarosa est oublié, et *le Barbier de Séville* brille encore de tout son éclat. C'est que cette musique n'est pas le chef-d'œuvre d'un jour; elle ne lasse ni ne fatigue; je n'en veux pour preuve que les applaudissements qui ont éclaté mardi dans toute la salle. Disons aussi que Rossini avait de bien dignes interprètes; et d'abord commençons par Mme Minoret qui, dans le rôle de Rosine, s'est montrée musicienne habile et actrice distinguée. Nous avons pu juger et apprécier son excellente méthode, et nous dirons plus : jamais rôle n'a été mieux approprié à sa voix et à ses moyens. Malgré l'opinion contraire de quelques rares personnes, nous persistons dans notre dire, et le public est de notre avis, car il le lui a prouvé par d'unanimes bravos. A la leçon de chant du second acte, Mme Minoret nous a causé une douce surprise en chantant l'air de Mathilde de Sabran; ses fioritures du troisième acte ont été dites avec un goût parfait. Espérons que bientôt cette cantatrice nous initiera aux autres chefs-d'œuvres de Rossini, et que nous pourrons l'applaudir dans les traductions de *la Norma*, d'*Anna Bolena*, et dans le magnifique *Don Juan* de Mozart.

J'oubliais de mentionner le beau succès de Vernet, notre ténor léger, dans le comte Almaviva. Chaque rôle nouveau nous montre de nouvelles qualités dans ce chanteur dont la voix est si fraîche et si agréable. Un mot aussi à Gustave Blès, habitué depuis long-temps à nos bravos. Mme Desvignes est toujours bien convenablement placée. Somme toute, *le Barbier de Séville* a fait le plus grand plaisir, et jamais nouveauté aux premiers jours de son apparition n'eut autant de succès.

Ainsi que nous l'espérions, M. Dastrevigne, danseur comique, a été

bien accueilli dans *les Meuniers*. Pourquoi le public s'est-il montré sévère à l'égard de M. Monnet, engagé comme second danseur? Nous l'ignorons, et nous attendrons, pour juger cet artiste, qu'il ait fait son troisième début, qui sera sans doute plus heureux, car il jouit d'une réputation méritée comme mime et professeur de danse.

Vendredi, *la Muette*, où Siran a été, comme toujours, très-applaudi, quoique la salle contînt très-peu de monde. A qui la faute? Odry était au Gymnase!

Odry! est-ce que ce nom-là ne vous fait pas rire? Odry! il me semble que le nom est presque déjà désopilant; Odry, ce grand fabricant de bons mots, ce chantre illustre des gendarmes, qui a tant poétisé le rhume de cerveau; Odry, le comédien si grotesque et en même temps si naturel; Odry, si bête, c'est le mot, et tout à la fois si spirituel, Odry était au Gymnase! C'est vous dire qu'on a ri depuis sept heures du soir jusqu'à onze, et qu'aujourd'hui on doit rire encore de souvenir. Nous n'avons pas le loisir d'analyser aujourd'hui son talent. Le portrait que nous donnerons dimanche à nos lecteurs sera suivi d'une notice qui en dira sur le roi des comiques aussi long qu'Homère en a dit sur le roi des rois.

Mme Josse-Ernest a fait son troisième début, mardi, dans *Une Faute*. Elle a justifié nos prévisions, car elle a réussi sans opposition. Nous approuvons le choix du public, qui, selon nous, est le meilleur juge en pareil cas. *L'Élève de Rome* est un petit vaudeville en un acte dont on ne dit ni bien ni mal; cette pièce n'est qu'une occasion de plus d'applaudir Barqui, dont le talent est si vrai et si varié.

Des encouragements et des éloges à M. Léon Leroy pour la manière chaleureuse dont il a rendu le marquis d'Entraigues dans *Pierre le Rouge*. On peut tout avec de la bonne volonté et de l'intelligence, et cet acteur possède ces deux qualités. Seulement nous lui conseillons moins de pétulance dans certains rôles.

Nous avons peine à comprendre l'acharnement de quelques sifflets contre M. Casimir. La partie éclairée et consciencieuse des spectateurs a beau protester, à son entrée en scène cet artiste se voit presque toujours l'objet d'une opposition, bien faible il est vrai, mais injuste et opiniâtre. De tels moyens, employés par une coterie ou une cabale qui se cache dans l'ombre, n'en sont pas moins décourageants. Nous ne pouvons que dire à M. Casimir de persévérer, car il finira par l'emporter sur de telles manœuvres.

UNE FÊTE DONNÉE PAR *L'ENTR'ACTE*

A SES ABONNÉS,

A L'OCCASION DES GLORIEUSES JOURNÉES.

Lecteurs,

L'hydre de l'anarchie n'existe plus!

Vous avez le droit de savoir lire et de vous abonner à *l'Entr'acte*, attendu que tous les Français sont égaux devant la loi.

Les gouvernements passés vous avaient déshérités du droit d'avoir une opinion; mais votre courage a reconquis ce droit, et vous êtes libres de la proclamer, en littérature seulement. Feu la politique est oubliée depuis long-temps: demandez plutôt au *Courrier de Lyon*, qui écrit ses articles pacificateurs avec une branche d'olivier dans la main.

Pour célébrer dignement cette réconciliation entre la presse et le public, nous avons imaginé une fête qui ne peut manquer d'être fort piquante, et dont nous donnons le programme à nos lecteurs invités.

Programme.

A tous les lecteurs présents et à venir, salut.

Au lever du soleil, l'artillerie des feuilletonistes du *Censeur* saluera cette journée dans plusieurs colonnes et plusieurs *premiers-Lyon*.

Nota. — Les citoyens pourront néanmoins circuler sans danger, les canons... des plumes ne vomiront pas le plus petit feu. Il n'y aura guère que de la fumée.

Le Courrier de Lyon, toujours l'olivier dans la main, entonnera un hymne sur la popularité du mât de cocagne et sur le renversement des trônes et des saucissons; il trouvera le soleil de juillet flambant comme le buisson ardent, et illuminera le devant de sa porte. — On ne sait pas encore si l'hymne sera fait en prose ou en vers.

Le Réparateur, en robe noire, priera pour les victimes (les lecteurs du *Courrier*), et récitera le cantique de David sur la décentralisation.

Le Journal du Commerce, couronné de pampres et de feuilles de vigne, présidera, comme historiographe, cette solennité où l'on ne couronnera personne; il veillera aussi sur les comestibles et les jolies femmes. Une fontaine, élevée par ses soins dans le café Girard, versera, pendant deux heures au moins, du vin de Champagne frappé. Les populations empressées feront éclater la joie la plus vive sur le passage du vin de Champagne.

Pour ne pas agglomérer les citoyens sur un seul point, il n'y aura pas de *Revue... du Lyonnais* dans ce grand jour.

Le Lyonnais vigilant est chargé de veiller sur les chiens errants qui troubleraient cette fête, et d'arrêter les contrevenants. Il requerra, au besoin, la force de sa canne pour éloigner les perturbateurs.

Le cortége, composé d'hommes de lettres qui doivent aller poser la première pierre de la statue qu'on va fondre en l'honneur de la presse, traversera la place Bellecour pour se rendre au Timbre.

Arrivés à la porte de cet édifice, le moins timbré de tous fera un beau discours. Le mot *timbre* n'offrant qu'un nombre très-restreint de rimes, le discours ne sera pas en vers.

Chaque auteur supportera ses œuvres et prendra dans le cortége la place assignée à son mérite: les plus recommandables marcheront en tête.

Nota. — Pour éviter la foule qui pourrait se porter à la queue, M. Joseph Bard est chargé de prendre le commandement de cette dernière brigade.

L'Académie de Lyon, que son mérite place en tête du cortége, marchera tête nue, afin qu'on puisse la reconnaître à la perruque.

Suivront les journalistes sérieux et incorruptibles en habits noirs et boutonnés.

Si le nombre était trop grand, on les diviserait par catégories:

Les journalistes frivoles et corruptibles en lunettes ou avec des lorgnons;

Les poètes dithyrambiques, élégiaques, épiques, avec de longs cheveux;

Les chansonniers et faiseurs de romances;

Les vaudevillistes;

Les écrivains publics;

Les porteurs de journaux;

Les boîtes des journaux.

Le cortége sera fermé par les caissiers des journaux, à l'instar des pleureuses qui suivent un corbillard.

Une fois la pierre posée, un banquet aura lieu, puis un feu d'artifice, où chacun apportera son plat et son soleil. Ceux qui ne pourraient apporter que le plat seront également reçus. La fusée peut remplacer le soleil.

Il est défendu aux journalistes de regarder les paillasses.

Le soir, illumination générale.

Il n'y aura pas joute d'esprit entre les journalistes.

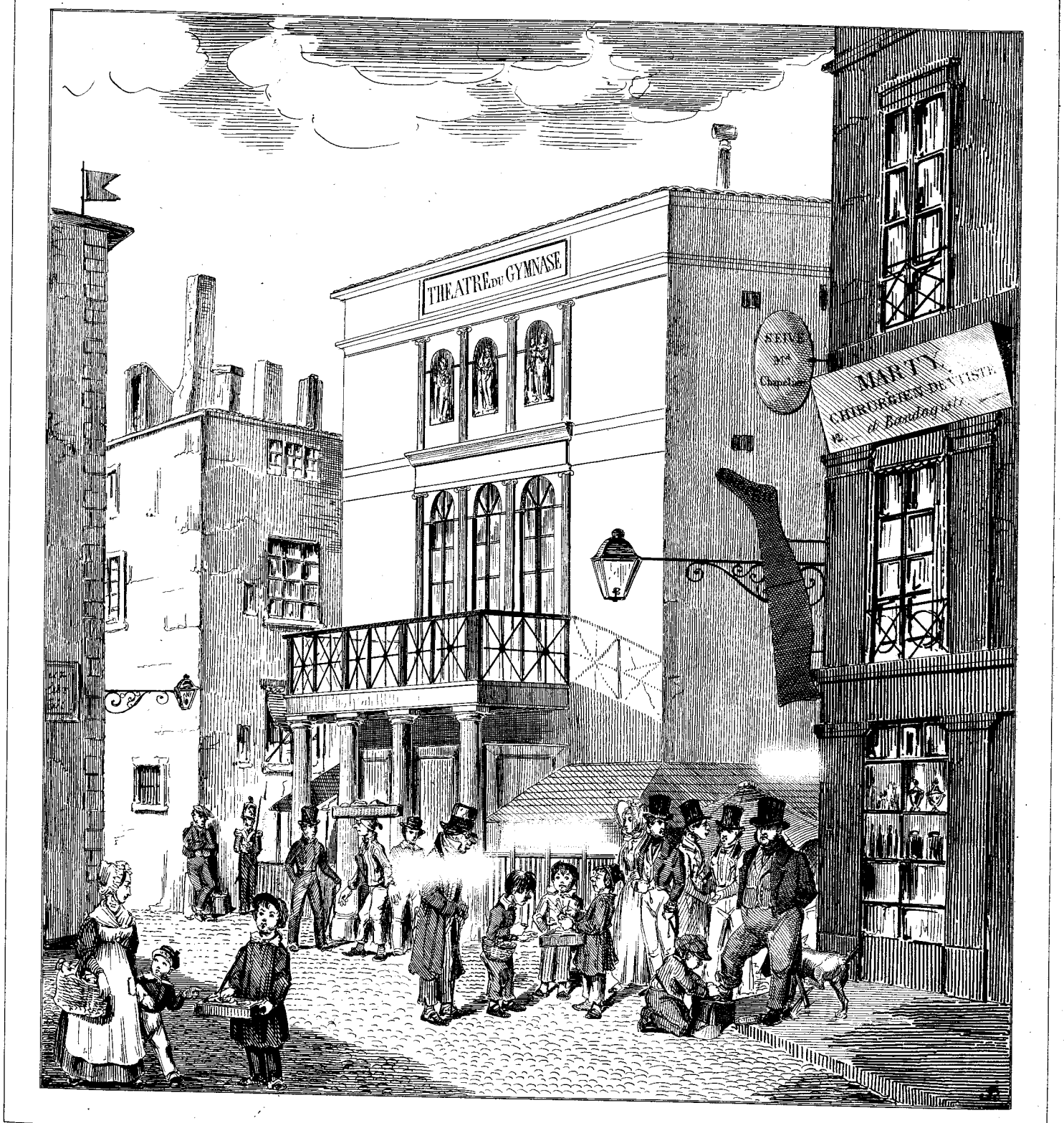
Vu et approuvé, L'ENTR'ACTE.

Une Femme malheureuse.

Dans un des cafés les plus fréquentés d'une grande ville de votre connaissance, le café Foy, le Tortoni de cette mirifique cité, je me disposais, il y a quelques semaines, à déjeûner paisiblement, à l'instar de tout honnête bourgeois, lorsqu'une triste et rêveuse figure de jeune femme vint frapper mes regards. Je dis jeune, quoique la femme en question fût plus près de son *trentième* que de son *vingtième* printemps, pour parler le langage fleuri de nos célèbres poètes. Or donc, cette femme, dont l'âge importe peu, je pense, au lecteur; cette femme, belle encore, avait l'air souffrant et ému, et sans aucun doute une lugubre et impitoyable pensée dominait ses esprits, dont tous ses traits décelaient l'agitation. Pauvre femme! Le hasard ou ma bonne étoile voulut que cette gracieuse et poétique apparition féminine, que mon inconnue, enfin, vînt s'asseoir tout en face de moi, près d'une table isolée, dans un coin sombre et retiré du célèbre café, la tribune des beaux parleurs de l'endroit. Son déjeûner fut servi bien avant le mien, et cependant je l'observais encore plus d'une demi-heure après son arrivée; je l'observais, toujours préoccupée, toujours rêveuse, et me paraissant bien distraite du but apparent de sa présence dans un tel lieu, si rarement visité par de grandes dames. A quoi songeait-elle donc, la malheureuse femme de trente ans?

Cette question que je me fis à moi-même retarda de beaucoup l'instant de mon déjeûner.

Et plus d'une heure, heure trop rapide et trop lente, s'était écoulée, que ma noble et superbe étrangère se trouvait encore assise à sa place, comme moi à la mienne; tous les deux, sans voir notre café à la crème



Lith. Bérard, rue St Côme, 8, à Lyon.

PLACE DES JACOBINS.

dont les aromes s'échappaient en spirale odoriférante. Voici ce que je crus comprendre dans cet état de mélancolique rêverie et de tendre contemplation, où comme malgré moi m'avait plongé la gracieuse, élégante et si triste personne que je vous ai à peine esquissée.

Après avoir exhalé plusieurs douloureux soupirs, qui sortaient bien péniblement, je vous assure, de sa poitrine haletante, grâce aux liens trop étroits de la prison élastique où se cachait, fine et onduleuse, sa taille de nymphe; après avoir passé à plusieurs reprises ses doigts blancs et effilés dans les boucles soyeuses de ses magnifiques cheveux d'un noir d'ébène, ma belle et infortunée inconnue appuya langoureusement son front, si brûlant à cette heure, dans une de ses mains rosées et délicates, et, ainsi accoudée, elle rêva quelques instants encore, comme illuminée d'une céleste inspiration. Et n'allez pas croire que cette figure si radieuse de son extatique rêverie et de sa tristesse, que cette figure si poétique, si passionnée, fût une de ces pâles créations de nos modernes romanciers. Bien loin de là, c'était une tête superbe, des traits nobles et doux, sévères et voluptueux tout à la fois; c'était un teint hâlé à vous faire rêver tout un mois des femmes de Séville et de Lisbonne; c'était un regard de feu, des flots de cheveux dont la vue seule vous enivre; la grâce et la force, la santé et la jeunesse, tous les dons, toutes les puissances d'une organisation riche, impressionnable et aimante, réunis; c'était tout cela écrit, dépeint, vivant, ému, vous parlant, vous attirant, vous subjuguant, dans une robuste et exubérante nature de femme.

O ma noble et belle inconnue, qui donc avait pu vous coûter les larmes si cuisantes que vous versiez alors! larmes du cœur, larmes des yeux, que je vis trop bien, malgré vos cils abaissés et le sourire convulsif qui effleurait parfois vos lèvres.

Qui donc avait été si cruel!

Soudain mon étrangère demande à voix basse un encrier et une plume, et toujours haletante, sombre et soucieuse, sans songer davantage à son déjeûner qui fume et se refroidit devant elle, sans s'apercevoir que je l'examine, la voilà qui se penche avec la grâce d'une femme du monde, avec toutes les poses d'une femme accoutumée à plaire. Puis, toujours enlacée par mon regard scrutateur et coupable peut-être, elle écrivit ce que j'ai osé, moi, insensé et téméraire que je suis, vous reproduire ici.

« Ami cher et ingrat!

» Les représentations du grand chanteur Duprez ont été aux yeux de celle dont vous avez toutes les pensées un doux prétexte pour se rapprocher de *son seigneur et maître*, si exigeant naguère, si oublieux, si indifférent depuis quelques mois. Tous les soirs de chaque représentation, elle n'a pas manqué une fois de venir s'asseoir soit aux loges d'avant-scène, soit dans une des stalles de droite, parée avec tous les soins d'une amante, et rêveuse à cette cruelle idée que vous étiez, vous si ingrat! l'unique but, le seul attrait espéré par elle de cette solennité si brillante qui la trouvait froide et presque apathique. Oui, j'ai été bien triste et bien humiliée, ami, en ne vous rencontrant pas, comme autrefois, à mes côtés; et j'ai rougi de honte, en pensant qu'au sein de tant d'émotions enivrantes j'étais triste et distraite, et que pour moi seule tous les éclats de cette voix prestigieuse, que j'oubliais d'entendre et d'admirer, ne valaient pas un des regards que je venais chercher et que je n'ai pas trouvés. Oh! tout ce que j'ai souffert, ami, pour vous revoir, les combats que ma raison, que ma conscience ont eu à soutenir, mes doutes, mes remords, mes désirs désordonnés, mes angoisses et mon deuil, tout cela, toutes ces tortures, vous ne sauriez les comprendre. Vous êtes homme, et votre sexe ne croit pas à la religion de la foi donnée. Vous autres hommes, vous riez de l'amour; vous brisez le cœur d'une femme aussi indifféremment qu'une branche d'églantier avec votre cravache. Vos dédains et votre absence n'ont fait chaque soirée qu'accroître une torture surhumaine, des tourments au-dessus de mes forces. Pourtant, pour vous revoir, j'avais tout quitté, le calme de la retraite, l'oubli, le repos de l'esprit, les saints nœuds de l'amitié, les lois du devoir; pour vous, insensée! j'ai tout fui dans un moment d'égarement. Je suis accourue bénissant l'arrivée du *sublime* chanteur, comme disent vos frénétiques dilettanti; rendant complice de ma démence, de mon crime peut-être, mon Ernest, aussi fougueux partisan du grand ténor du jour, qu'il l'était de l'admirable et poétique ténor de la veille. Je suis venue, pauvre faible femme que son amour aveugle, que son amour égare, que votre nom, votre voix et votre aspect attirent et fascinent malgré elle; je suis venue, criminelle dans mes pensées, criminelle dans mon impatience, criminelle dans mes reproches, injustes ou fondés, avec votre souvenir, seul maître de mon ame, et courbée sous le joug de votre inexplicable empire; je suis venue, vous dis-je, me croyant appelée comme autrefois, et chaque soir des pleurs ont inondé mon visage.

» J'étais parée; j'avais des fleurs et de l'or dans mes cheveux, et le deuil brisait ma pauvre ame. O quelle torture vous m'avez infligée! que de pleurs amers j'ai dévorés! que de soupirs et de sanglots près d'éclater j'ai étouffés!... Mon Dieu! mon Dieu! quel homme étrange êtes-vous donc maintenant, vous que j'ai tenu tout enfant sur mes genoux, pour vous jouer ainsi sans pitié de ma destinée, de ma vie, de tout mon être enfin! O malheureuse! Oui, cette salle de spectacle resplendissante de lumière et jonchée de femmes heureuses, rivalisant de charmes et de toilettes; cette salle si animée, si radieuse et si bruyante, avec sa foule passionnée et émue; cette enceinte si brillante, avec ces clameurs de fête ou d'admiration, a été chaque soir bien sombre et bien déserte pour votre Herminie qui vous y cherchait, pour votre *vieille* amie qui, ballotée entre la crainte et l'espoir, se redisait sans cesse : *Il n'y est pas!* C.-V. B.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE POÈTE ÉLÉGIAQUE.

S'il faut en croire la Genèse, *Moniteur* officiel de l'époque, Dieu créa le monde en six jours, et se reposa le septième, bien différent en cela de nos honorables du Palais-Bourbon, lesquels, de temps immémorial, consacrent le dimanche à se reposer des travaux qu'ils n'ont pas exécutés durant la semaine.

Le premier jour, Dieu créa le vin de Champagne, les petits pois, les truffes et le vin de Bordeaux. Encouragé par ce début, il se livra avec une ardeur nouvelle à la fabrication de l'univers, faisant succéder chefs-d'œuvre à chefs-d'œuvre, entassant merveilles sur merveilles, jusqu'à l'instant où, dans un moment de dépit (Dieu venait alors de créer la femme), il exhala sa mauvaise humeur en donnant naissance aux serpents à sonnettes, aux rhumes de cerveau et aux poètes élégiaques.

Assez d'autres ont décrit les désagréments du serpent à sonnettes; assez d'autres, Odry à leur tête, ont lancé l'anathème sur cet infâme rhume de cerveau, l'une des infirmités les plus désagréables qui soient au monde. C'est pour le troisième fléau, le fléau poète élégiaque, que nous réserverons tout notre fiel et toute notre colère.

Dans une société un peu bien organisée, tout poète élégiaque devrait être condamné à lire trois fois, d'un bout à l'autre, ses propres ouvrages. Ce châtiment serait bien atroce, nous en convenons, à une époque surtout où l'humanité réclame à grands cris l'abolition de la peine de mort. Mais quand on songe à l'énormité des crimes commis journellement par les poètes élégiaques, on ne peut s'empêcher de trouver l'expiation bien douce encore pour la faute.

Car, n'allez pas vous y tromper, le poète élégiaque n'est pas seulement un monsieur, pédant jusqu'au bout des ongles, et passant sa vie à aligner de petites lignes bien fades, bien niaises, le tout pour la plus grande mortification de ses contemporains. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi! nous n'aurions pas à déplorer tous les malheurs dont le poète élégiaque est la cause évidente.

Le poète élégiaque vit pour chanter. Il chante partout, et à propos de tout; le matin, le soir, à la ville, à la campagne, n'importe. Il s'est constitué le chantre officieux et officiel de la nature; tout ce qui existe a droit à ses chants, le ver-à-soie, le crocodile, le papillon, le nuage, la montagne, la plaine, le volcan, qu'il n'a jamais vu, la mer, dont il n'a pas la moindre idée, et surtout le brin d'herbe. Il ne faudrait rien moins que l'esprit profondément calculateur de M. d'Argout, le même qui n'a pas craint d'additionner l'âge total des pairs de France, pour évaluer le nombre de strophes que le brin d'herbe peut lui avoir inspirées. « O brin d'herbe! s'écrie-t-il avec passion, je t'aime parce que tu es humble, modeste, exposé à tous les orages; image de moi-même, que les passions ont courbé sous leur bise desséchante... »

Et il continue sur ce ton peu agréable durant des pages entières, toujours exaltant son brin d'herbe, le choyant, le caressant, mais ne le broutant pas, au grand regret du lecteur, dont l'avis est qu'il l'a bien gagné.

Le poète élégiaque vise au poitrinaire avec une constance d'acharnement qui ne s'est jamais démentie une seule minute. Il affecte de petites mines souffreteuses, creuse ses joues, éteint son regard, et chaque année, quand vient la chute des feuilles, il met ordre à ses affaires, paie son terme, et fait une copie nouvelle de son testament.

Le poète élégiaque *pose* dans toute l'étendue de l'expression. Chez

lui, en robe de chambre, c'est un assez bon garçon, un peu prétentieux, un peu raide, mais, au demeurant, sociable. Dans la rue ou dans un salon, c'est à ne plus le reconnaitre. La cravate blanche et le gilet blanc n'ont pas le moindre accès sur sa personne, et pour ce qui est de la chemise blanche, on ne saurait la deviner sans le secours d'une seconde vue, tant il la dissimule avec soin sous les replis d'un habit noir rigoureusement croisé sur sa poitrine.

Le poète élégiaque est le complément obligé des bals de la Chaussée-d'Antin et des soirées du faubourg St-Honoré. On le rencontre même dans les raouts intimes et boudeurs du noble faubourg St-Germain. Sa pose et son signalement sont uniformes; ses cheveux tombent en saule-pleureur sur ses joues caverneuses; sa main droite est plongée jusqu'au coude dans les profondeurs de son gilet, et sa main gauche supporte sa vaste tête, alourdie par les pensées et par le génie.

Le poète élégiaque affectionne les embrasures des fenêtres et les angles des cheminées; il se tient là seul et mélancolique; de loin, on le prendrait pour Jérémie pleurant sur les ruines de Babylone; de temps à autre, il presse convulsivement sur sa bouche décolorée un mouchoir de fine batiste. Ce geste, qu'il répète chaque fois qu'on le regarde, est censé servir à comprimer une toux des plus fantastiques. Il ne danse jamais, — ce qui ne l'empêche pas de faire, dans ses élégies, un abus exorbitant de quadrilles rimant avec jeunes filles, — et voit passer les plateaux de service d'un œil parfaitement insensible.

Le poète élégiaque tient à honneur de ne vivre que de brises, de parfums et de poésie. Chaque fois qu'il doit aller diner en ville, il commence par se bourrer de veau ou de toute autre viande aussi diaphane; puis il se rend à son invitation, et se contente de sucer du bout des lèvres une aile de perdrix. L'amphytrion s'étonne, les dames le plaignent, et lui triomphe, tout en se promettant bien de se dédommager chez le premier pâtissier venu.

A lire ses poésies, si tant est qu'on les lise, l'imagination le revêt d'une tunique d'une entière blancheur, et place dans sa main la houlette de rigueur, ornée de petits rubans couleur de rose. Erreur complète! il habite la rue St-Honoré ou tout autre quartier aussi peu champêtre; la seule plaine qu'il ait jamais vue, lui le chantre des plaines, c'est la plaine St-Denis; et en fait de montagnes, Montmartre fait son admiration.

Il est bien rare que le poète élégiaque ne finisse par renoncer aux douceurs de la poésie. Arrivé à un certain âge, et jugeant, à la maigreur de son escarcelle, que « Pégase est un cheval qui porte les grands hommes à l'hôpital, » il brise sa lyre, endosse sa redingote marron, rend son estime à la cravate blanche, et quittant les sentiers de l'Hélicon pour la grand'route de la vie commune, il sollicite un bureau de tabac, ou devient, grâce à des protections puissantes, concierge de l'Académie française.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

Sur notre Lithographie.

Le croquis que nous offrons à nos abonnés représente le théâtre et la place des Jacobins; il commence une série de monuments et vues de Lyon, auxquels un jeune artiste, M. Randon, veut bien vouer son crayon facile.

Odry, Barqui, Arnal, Vernet, les trois Flandrin, Mme Girard, Mme Sallard (nouveau portrait), les Tilleuls de Bellecour et les trois Canuts, tels sont les portraits et caricatures que nous publierons successivement pendant le trimestre que nous allons parcourir.

CAUSERIES.

Un des écuyers du cirque Loisset vient de se tuer en tombant de cheval, dans l'exercice des deux hercules.

— M. de Châteaubriand, se trouvant à Toulouse, a assisté à une séance des jeux floraux.

— La compagnie d'arrosage, chargée de rafraîchir les tilleuls de Bellecour, va former une société sous le nom de *la Pluie*.

— Les ouvriers chargés de tailler les tilleuls de Bellecour se sont acquittés de leur besogne avec un soin tel, qu'on trouve de l'ombre dans la rue Boissac et au café Girard.

— Les répétitions du *Domino noir* se poussent avec activité; l'administration compte offrir cette nouveauté au public dans les premiers jours de la semaine prochaine.

— On espère ouvrir le théâtre du Cirque dimanche prochain; *Mandrin* est toujours la pièce d'ouverture.

— Siran et Mme Minoret travaillent en ce moment leurs rôles dans *Anne Boleyn*.

— Mlle Pauline, la jeune et gracieuse personne qui doit faire partie de la troupe du Grand-Théâtre comme dugazon a dû arriver ce matin. Ses débuts auront lieu dans le courant de la semaine.

— *Coquelicot, Carmagnole, la Voix de Duprez, le Sauveur, la Neige, l'Ours et le Pacha, M. Moufflet, les Ouvriers, le Chevreuil, M. Chapolard* et *les Saltimbanques* sont les principales pièces qui composent le répertoire qu'Odry se propose de jouer à Lyon.

Charade.

Dans le sein de la terre on trouve mon premier;
A sa maîtresse un amant tendre,
Pour se faire comprendre,
Se sert de mon dernier
Pour voir succomber mon entier.

ANNONCES.

LEÇONS PARTICULIÈRES.

Cours rationnel et complet de langue française, en dix parties : Idéologie, Lexigraphie absolue et relative, Syntaxe, Construction, Ponctuation, Prononciation, Tropes, Versification, Art étymologique, Eléments de littérature.

Cours de langue latine : Etude des rapports de cette langue avec la nôtre.

Cours intégral de lecture, et préparation à la connaissance de l'orthographe.

Etude des divers genres d'écriture; relation des signes graphiques avec la phonométrie ou évaluation des sons.

Etudes parallèles et synchronistiques de géographie et d'histoire.

Théorie des calculs, d'après Condillac.

Répétitions générales des études du collége. — Correction de manuscrits et d'épreuves.

Conférences grammaticales tous les jeudis au soir.

Le professeur, M. N.-A. CLEMENT, demeure galerie de l'Argue, escalier G, au 2me.

SOINS DE LA BOUCHE.

M. E. VISINET, chirurgien-dentiste, reçu par la Faculté de Paris, a l'honneur de prévenir le public qu'il recevra les personnes qui voudront bien le consulter sur les maladies de la bouche, dents artificielles, râteliers, etc.

PRIX TRÈS-MODÉRÉS.

Rue Clermont, n° 5.

AVIS IMPORTANT.

AUX GENS DE LETTRES ET A MM. LES PROFESSEURS ET INSTITUTEURS DE PREMIER ORDRE.

Le professeur américain *continue* ses cours de langues anglaise, italienne et grecque moderne, garantis complets, en vingt-une leçons, d'après la méthode impressive du célèbre professeur anglais Robertson, dont les journaux de Paris font un si grand éloge. Enfin, le professeur se charge volontiers, et même garantit, de mettre une personne intelligente en état de traduire tout ouvrage, et, *qui plus est*, de phraser bien correctement avant les dix premières leçons, et cela sans l'obligation d'étudier. D'ailleurs, il offre d'en référer à des familles hautement respectables.

Prix pour le cours complet : à domicile, 30 fr.; chez lui, 20 fr.; en classe, 15 fr.

On n'est pas obligé de payer le cours d'avance, ni de le continuer, si on croyait ne point réussir.

S'adresser au concierge, rue Royale, n° 8.

Excellente occasion.

TRÈS-BON PIANO, presque neuf, à vendre, à un prix de beaucoup au-dessous de sa valeur.

S'adresser à M. Placy, quincaillier, place de la Préfecture, au coin de la galerie de l'Argue.

GUÉRISON
DES RHUMES,
TOUX, CATARRHES.

Maux de gorge, enrouements, oppressions, épuisements, palpitations, et toutes les Maladies de Poitrine sont guéries radicalement par l'usage plus ou moins prolongé du sirop de Stœchas d'Arabie : la haute réputation dont il jouit le dispense de tout éloge. — Prix : 4 fr. le flacon, à la pharmacie PERENIN, rue Palais-Grillet, n° 23, à Lyon.

Joachim DUFLOT, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

L'entr'acte.

Mr. DIDRY.